

COMPTES RENDUS

Maria Francesca GALLIFANTE, « *Marguerite Yourcenar e i “Tableaux florentins”* », *Gradiva. International Journal of Italian Poetry*, n. 53, printemps 2018, p. 99-115.

Gradiva, l'une des plus anciennes revues italiennes qui s'intéresse à la poésie, nous présente, en version originale et en traduction, un spécimen des premiers essais poétiques de Marguerite Yourcenar, dont le père a financé la publication : *Le Jardin des Chimères* (1921), *Les Dieux ne sont pas morts* (1922). Les « Tableaux florentins » font partie de ce dernier recueil. Ainsi que nous le rappelle Maria Francesca Gallifante dans son introduction, concise mais éclairante, Marguerite Yourcenar a désavoué ces premières tentatives, les jugeant même indignes d'être lues, et en a toujours défendu la réédition. Mais, je l'avais déjà remarqué autrefois à propos du *Jardin des Chimères*, ces premiers essais ne sont pas sans intérêt, non pas seulement pour les spécialistes de Marguerite Yourcenar qui peuvent y saisir les embryons du « Grand Œuvre » de l'écrivaine, mais aussi pour des lecteurs « communs », qui sauront y goûter les fruits d'un amour passionné pour un passé lointain et pour les grandes figures qu'il nous a léguées. C'est de cet amour et de cette profonde connaissance que naissent les grands romans de la maturité : *Mémoires d'Hadrien* et *L'Œuvre au Noir*. Mais même en faisant abstraction de ce qu'ils représentent dans le parcours de l'écrivaine, ces petits poèmes ont un goût d'antan qui ne manque pas d'un certain charme, même dans la langue de Dante, auquel Marguerite Yourcenar rend hommage dans ces *Tableaux florentins*. Deux exemples entre tous : le premier quatrain du sonnet aux échos villonniens, qui porte le titre « Sur un miroir » : « Se mai la dolcezza del sogno t'incanta //Guarda a lungo in questo specchio magico //Apparire e scorrere l'immagine nostalgica //Delle belle che un tempo questo cristallo rifletteva » (p. 105). Ou encore, l'avant-

dernier tercet de « Saint Sébastien » : « Il giorno si spegne... La sua vita spira col giorno, // Ma il suppliziato dell'eterno amore // Vede già risplendere la luce eterna ». La traduction d'Amalia Ciardi Duprè et de Maria Francesca Gallifante garde le bouquet des anciennes amours littéraires d'une écrivaine qui a su faire des personnages historiques, mythiques ou légendaires, des êtres vivants qui peuvent encore nourrir nos rêves de beauté.

Carminella BIONDI

Achmy HALLEY, Marguerite Yourcenar. *Portrait intime*, avec préface d'Amélie NOTHOMB, coll. « Biographies et mémoires », genre « Biographies d'écrivain », Paris, Flammarion, 2018, 208 p., ill.

Marguerite Yourcenar a pris en charge sa propre biographie par l'écriture de sa trilogie familiale réunie sous le titre du *Labyrinthe du monde*. Loin de décourager les biographes, cet ouvrage où se mêle le souci d'historicité et la magie de la fiction, semble, au contraire, avoir été une source d'inspiration pour Josyane Savigneau, Michèle Sarde et Michèle Goslar¹. Les trois femmes ont publié leur lecture de la vie de Yourcenar entre 1990 et 1998. Une vingtaine d'années plus tard, un regard masculin, celui d'Achmy Halley, non moins sensible au parcours de la femme écrivain, se pose sur la vie de *l'académicienne aux semelles de vent*. Dès la page de couverture, Achmy Halley annonce le ton, intime, de son livre. La stylisation de la photographie de Yourcenar confirme le sous-titre de l'ouvrage : *Portrait intime*. Yourcenar est en effet représentée de face, en noir et blanc, le regard profond plongeant dans celui du lecteur avec une acuité intimidante. Portrait qui n'est pas sans rappeler celui choisi par Michèle Goslar pour la couverture de sa biographie. Cependant, le fond sombre est remplacé par du

¹ Josyane SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, Paris, Gallimard, 1990 ; Michèle SARDE, *Vous, Marguerite Yourcenar. La passion et ses masques*, Paris, Robert Laffont, 1995 ; Michèle GOSLAR, *Yourcenar. Biographie. « Qu'il eût été fade d'être heureux »*, Bruxelles, Éditions Racine, 1998.

blanc, page vierge qui attend d'être écrite, comme le suggère le stylo en attente d'être saisi. La vie de Yourcenar est une potentialité qui se renouvelle suivant une infinité de possibles. Le cadre circulaire dans lequel elle se trouve, est redessiné par des feuilles orangées puis vertes, des fleurs puis des fruits, synonymes du temps qui encercle la femme mais dont le cycle se régénère par l'écriture. Microcosme au sein du macrocosme qu'est le livre, la miniature ciselée se détache sur un fond d'un rose délicat, couleur chair qui pourrait renvoyer à la nudité, à « l'intimité » de Marguerite Yourcenar. Le lecteur sait dès lors, qu'il découvrira le « beau visage » de Yourcenar comme le dit Amélie Nothomb, un visage sans fard, à l'image de la nature qui l'entoure.

L'avant-propos s'ouvre par un « Je me souviens » appelant d'emblée une résurrection de la mémoire. Cette première phrase ouvre la voie à une succession d'images tantôt colorées, tantôt en noir et blanc, de photographies et surtout de mots en hommage à Marguerite Yourcenar. Comme son titre l'indique, il s'agit d'une peinture intime qui guide le lecteur à travers l'enfilade des chambres du Mont-Noir, puis sur le pont des bateaux où s'embarquait l'aventurière vers de nouveaux horizons, dans les halls des luxueux hôtels où elle faisait halte. Le lecteur poursuit cette course dédaléenne, traversant le jardin paradisiaque de Petite Plaisance, s'arrêtant, non sans émerveillement, devant la multitude de livres de la bibliothèque ou peut-être devant les bocaux magiques alignés dans la cuisine jusqu'à emprunter l'escalier étroit mais chaleureux et contempler le lit qui a tant de fois accueilli le sommeil de la romancière. Les pages de ce livre ne sont pas uniquement noircies par les mots mais habitées par des photographies authentiques et des calligraphies tracées par la plume éternellement jeune de Marguerite Yourcenar. Il s'agit d'un pèlerinage intérieur où chaque page nous propulse vers un sentier différent de l'univers de la romancière. Nul besoin de semer de petits cailloux pour retrouver la sortie, ce monde féérique enchante le lecteur savourant la richesse passionnante de la vie qui défile devant ses yeux. À l'instar des randonnées de Grace ou de « la dame à cheval qui cherche une maison », on cherche au tournant des feuilles une anecdote exaltante, ressemblant à celle qui précède mais y apportant un goût différent. Plusieurs pages sont

consacrées à une Yourcenar-boulangère, pétrissant son propre pain. Le biographe amalgame le travail corporel à celui de l'âme et de l'esprit, humanisant l'académicienne qui, par ses goûts culinaires, rappelle ceux de l'empereur Hadrien. C'est ainsi qu'à l'aventure scripturale se mêle l'aventure culinaire, clause de l'épopée yourcenarienne, laissant le goût des mots se greffer avec harmonie aux arômes de la cuisine, donnant le jour à une pâte nourricière aux multiples saveurs.

L'écriture de la vie de Yourcenar se fait à l'image du *Labyrinthe du monde*. Le texte possède une essence poétique qui transforme le simple compte rendu en une narration passionnante donnant à l'ouvrage une dimension romanesque. La rigidité de l'écriture journalistique ou la rigueur de l'inventaire se noient dans la fluidité du propos. Achmy Halley réanime toutes les personnes ayant ponctué la vie de Yourcenar en leur insufflant une nouvelle existence à travers son ouvrage. C'est ainsi qu'on écoute la voix exaspérée de Noémi, la « Châtelaine » du Mont-Noir, occupée à réprimander la maladresse de la petite Yourcenar : « Emmenez cet enfant ! » ordonne-t-elle à Joseph, le maître d'hôtel, sanglé dans son impeccable gilet rayé » (p. 48). Le lecteur s'immisce dans ces souvenirs d'enfance et assiste, en spectateur bienveillant, à des scènes émanant de l'intimité de Yourcenar. D'autres voix de personnes, plus impressionnantes car plus connues, viennent également s'ajouter au prisme sonore. On a ainsi accès aux témoignages d'Yves Saint Laurent, profondément ému par le discours de l'académicienne : « Vous possédez le don rare de vous faire un ami seulement en vous voyant. Ce qui m'est arrivé » (p. 16), de Virginia Woolf, d'Émile Henriot ou encore de Colette dont on entend avec délectation la surprise admirative « *Les Mémoires d'Hadrien ?* Nom de Dieu ! » (p. 76). Achmy Halley veille ainsi à souligner la contemporanéité de Marguerite Yourcenar par rapport aux écrivains de son époque en mettant également en lumière les liens qui l'unissaient à Garcia Lorca ou à Cocteau. Il nous transporte dans le tourbillon de son existence, dans des sphères aussi éclectiques qu'élitistes allant du défilé de Pierre Balmain au salon de Brigitte Bardot. La filiation au monde de l'écriture en particulier ne concerne pas uniquement les écrivains contemporains à

Yourcenar mais touche les grands auteurs, faisant de cette femme l'héritière d'une précieuse tradition romanesque. Achmy Halley ouvre, en effet, quelques parenthèses comparatistes rappelant la singularité du talent de Yourcenar : « À l'instar de Flaubert composant la fameuse scène de la baisade bucolique entre Emma Bovary et Rodolphe, elle passe alternativement d'un corps à l'autre, d'une âme à l'autre » (p. 71). L'écriture de Yourcenar trouve donc sa place dans la bibliothèque littéraire universelle.

En plus de juxtaposer des voix de personnes diverses, Halley insère malicieusement celles de chapitres et de livres connus de tout lecteur de Marguerite Yourcenar. Les clins d'œil se succèdent suivant un jeu syntaxique assez savant : « Les romans de Yourcenar sont souvent le portrait d'une voix » (p. 71) ou encore « Occupée à faire "le tour de sa prison..." » (p.109). La voix d'outre-tombe de Yourcenar, à l'instar de celles de ses romans, finit par croiser celle du biographe, s'emmêler à ses mots, jusqu'à construire en continuité ce « portrait intime ». On dirait que parler de Yourcenar ne peut se faire sans avoir recours aux mots de Yourcenar : « La salle des gens où tout est "spontané comme la vie elle-même" » (p. 48) ou encore « Dès ce premier séjour de quelques mois, Yourcenar est séduite par la vitalité, l'exubérance charnelle et mystique de la culture afro-américaine, par "la beauté du chant noir, sa ferveur, sa gaîté, sa tristesse à ras de sol et à ras de ciel, sans cesse retombant au diapason de la plainte, ou montant à celui du cri" » (p. 34). Les mots de l'académicienne rejoignent à mi-chemin ceux de Halley, complétant le sens de ses phrases, authentifiant son propos. L'auteur cède la main à Yourcenar qui finit par prendre la relève de cette narration polyphonique. Il semblerait que Halley se soit approprié la définition du lecteur idéal par Yourcenar, comme étant celui qui « lit et relit ». L'écrivain idéal serait dans cette optique celui qui « écrit et réécrit », devise qu'adopte Halley au fil des sept chapitres, donnant un aperçu de la vie de l'enfant rêvant de gloire et de l'adulte applaudie, avant de s'immerger de manière approfondie dans les chambres de l'existence de Marguerite Yourcenar.

Le biographe joue également sur le prisme de la narratologie en insérant par exemple des anticipations modifiant l'ordre chronologique des événements : « L'achèvement du livre auquel elle

pense depuis un quart de siècle représente une renaissance pour elle, un changement profond dans sa vie d'écrivaine. Mais elle ne le sait pas encore (p. 74) ». Position qu'adopte souvent Marguerite Yourcenar dans *Le Labyrinthe du monde*, essayant tantôt de ralentir, tantôt de devancer le temps. En 1951, la romancière attend la publication de l'œuvre qui scellera son entrée dans le panthéon des grands écrivains. Tension que sait faire naître et entretenir Halley chez les lecteurs qui accompagnent la future académicienne dans les moments paroxystiques de sa vie, ayant hâte de découvrir en même temps qu'elle l'éclat qui l'attend. Grâce à un style narratif unique, le lecteur se laisse transporter par le rythme des phrases et la magie des mots pour aller à la rencontre de cette femme exceptionnelle qu'était Marguerite Yourcenar. L'admiration de l'auteur pour l'écrivaine est d'ailleurs souvent perceptible et le registre laudatif module par une musique propre les tournures distantes du biographe, leur conférant une chaleureuse vitalité. Par le truchement d'un jeu savant d'antéposition, Halley met ainsi en valeur l'« immense culture livresque » (p. 81) de Marguerite Yourcenar. Il n'omet pas d'utiliser des intensifs pour relever son « imagination visuelle très développée » (p. 81). Le portrait de la femme de Lettres devient, à travers le prisme de mots du biographe, une œuvre en l'honneur de sa mémoire : « Sa mémoire affective est une malle pleine d'images, d'odeurs, de sensations, d'ombres et de lumière » (p. 107). L'admiration de Halley pour la grande dame qu'était Yourcenar s'étend aussi bien aux personnes auxquelles elle était attachée qu'aux animaux qu'elle a aimés. C'est ainsi que cette affection se propage de Grace, « [l']énergétique et très sociable Grace » (p. 154) à Zoé, « l'adorable cocker roux du couple » (p. 162). L'existence de Yourcenar se transforme sous les mots d'Achmy Halley en un poème plein de couleurs et de sensations. Le biographe ne se contente pas de reprendre des portraits déjà brossés, mais dessine, à travers la magie de son écriture photographique, autant de tableaux mettant en valeur la romancière : « Dans une prairie en pente en pleine floraison, elle est Marguerite, parmi les marguerites » (p. 122). Halley prend même le soin d'élaborer soigneusement le fond de la toile afin de nous donner une représentation plus complète de Yourcenar. Les mots deviennent autant de fenêtres donnant accès

à des moments précieux de sa vie : « Assise sur le parapet qui domine la vallée, elle se fond dans le somptueux panorama printanier » (p. 109). De la même façon, Yourcenar se dessine dans l'écriture qui sculpte à chaque page un nouveau profil de cette femme aux multiples visages.

L'ouvrage d'Achmy Halley poursuit son cheminement dans la vie de Yourcenar en interprétant les étapes qui marquent son existence. Il introduit sa propre lecture de certaines péripéties par le biais d'un questionnement hypothétique. Il commente par exemple le rôle de démiurge que joue André Fraigneau dans la nouvelle amitié entre André Embirikos et Marguerite Yourcenar : « Est-ce pour se débarrasser de cette amoureuse trop insistante qu'il lui présente son ami André Embirikos ... ? » (p. 33) ou encore la crise que traverse le couple de Marguerite Yourcenar et Grace Frick pendant leur retour glorieux en Europe, après le premier exil étasunien : « Grace serait-elle jalouse de l'attention médiatique et mondaine dont fait l'objet sa compagne à Paris ? » (p.78). Halley se plaît à décoder les épisodes marquants de la vie de la femme de **Lettres** comme s'il s'agissait d'une œuvre supplémentaire à interpréter. Il participe à sa manière à l'écriture de la vie de Yourcenar. À certains moments il se fait critique littéraire en analysant directement la manière d'être de Yourcenar. Il qualifie ainsi la philosophie de réécriture qui lui est propre comme une « quête perpétuelle de perfection » qui « représente également une véritable éthique existentielle qui, en filigrane, révèle son rapport au monde et aux autres » (p. 83). Le biographe interprète par conséquent avec subtilité les méthodes adoptées par la romancière. Il analyse également ses mots, estompant davantage la frontière entre le chercheur et le biographe : « Ce qu'elle décrit comme la : "passion inconsciemment sensuelle" de sa mère de substitution représente symboliquement sa véritable naissance au monde sensible et troublant du corps » (p. 47). Il éclaire de la sorte son lecteur sur des propos de Yourcenar qui pourraient sembler hermétiques en l'initiant à de nouveaux horizons d'interprétation de l'Œuvre. Cependant Achmy Halley ne s'arrête pas là. Il plonge si profondément dans l'intimité de Marguerite Yourcenar, qu'il se sent parfois capable de se substituer à elle, en imaginant les choix qu'elle

aurait pu faire, en se projetant dans sa propre vision du monde. C'est ainsi qu'il a recours au conditionnel pour écrire : « Yourcenar aurait pu dire : « *Zénon c'est moi !* » (p. 83) ou encore « Elle aurait pu faire sienne la célèbre formule de Camus : “Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde” » (p. 83). Ne se limitant pas à relater fidèlement ce qui a eu lieu, Halley ouvre une porte à l'imagination en suggérant ce qui aurait pu être. Sa connaissance de Marguerite Yourcenar et de son œuvre traverse conséquemment les barrières temporelles du réel jusqu'à se manifester dans la sphère du virtuel. Halley appose par ces tournures audacieuses son empreinte dans l'univers des possibles. Il participe de la sorte à la vie de Marguerite Yourcenar, montre qu'il aurait pu être dans le cercle de ses amis intimes – qu'il envie secrètement – et par une familiarité intuitive, devient un double de la voix de la romancière.

La biographie de Yourcenar s'achève dans un premier temps sur un poème écrit par Rose, son infirmière, qui commence par ces mots : « Je veux vous remercier, Madame... » (p.180). Un vers bref, une phrase simple mais suffisante. À l'instar de celle que Marguerite Yourcenar a écrite à sa tante, faisant part de sa tristesse à la mort du chien Trier, les mots de Rose, forment par leur justesse lucide, une nouvelle « composition littéraire ». Nos remerciements pour l'œuvre qu'a bien voulu nous léguer Marguerite Yourcenar se joignent à ceux de l'infirmière et vont également à Achmy Halley qui fait revivre, une nouvelle fois, la grande femme de Lettres. Renaissance intérieure qui se fait discrètement, entre les pages de ce livre, ses mots, ses photographies et ses témoignages pour peindre le « portrait intime » de Marguerite Yourcenar. L'ouvrage se clôt véritablement sur des recettes de cuisine qui vont au-delà de la vie de la romancière. Des recettes revisitées pour faire vivre la mémoire de Yourcenar aussi bien entre les pages qu'entre les doigts, afin de perpétuer le plaisir de la connaître à travers une synesthésie sensorielle alliant la papeterie à la pâtisserie.

Myriam Gharbi

Joan E. HOWARD, *We Met in Paris. Grace Frick and Her Life with Marguerite Yourcenar*, Presses de l'Université du Missouri, 2018, 436p.

On parle aujourd'hui volontiers de la femme qui, cachée dans l'ombre du grand artiste, œuvre à soutenir tout à la fois l'écrivain et l'homme. Plus rarement les rôles sont renversés, et plus rarement encore est-il question de ce type de relations au sein d'un couple homosexuel. Le but du livre de Joan Howard n'est pas seulement de définir la contribution de la femme qui a partagé quarante-deux ans de la vie de Marguerite Yourcenar mais aussi et surtout d'en tracer un portrait qui la fasse passer de l'ombre à la lumière, et de donner leurs pleines dimensions au couple, à la relation.

La plupart des récits faisant état de la présence de Grace aux côtés de l'écrivaine la montrent au mieux comme dévouée à sa compagne, comme celle qui huile les rouages de la vie quotidienne, soulageant, épargnant à Madame tout souci matériel, permettant ainsi à l'œuvre de se développer dans les meilleures conditions. Au pire, elle est celle qui retient prisonnière sur un continent hostile une future académicienne qui dépérit loin des lumières de l'Europe...

La pierre n'est pas à jeter d'emblée aux biographes et autres chroniqueurs de la vie de l'auteur des *Mémoires d'Hadrien*, mais à Yourcenar elle-même, qui a, à plusieurs reprises, réécrit sa vie avec Grace, lui donnant un rôle à la fois subalterne et manipulateur, une femme sujette à des sautes d'humeur, et dont l'intelligence ne méritait pas d'être évoquée. Grace était « l'amie américaine », « ma traductrice », disait-elle à Jacques Chancel, allant jusqu'à réécrire leur rencontre, et faire de sa compagne quelqu'un dont le « souci d'aider, de servir »² était la première motivation. Le fait que quelques minutes avant de faire cette remarque, elle concluait à haute voix que « Grace représente l'essentiel de ma vie de femme » est une parfaite illustration de cette ambivalence constante que Yourcenar montra dans la description de sa relation amoureuse.

² Marguerite YOURCENAR, *Radioscopie de Jacques Chancel*, Monaco, Éditions du Rocher, 1999, p. 31-33. Je cite ici cet entretien, diffusé pour la première fois en 1979, mais des propos similaires se retrouvent dans nombre d'entretiens accordés par l'écrivaine à cette époque.

C'est en 1982, alors qu'elle rédigeait sa thèse consacrée à la notion de sacrifice dans l'œuvre de Yourcenar, que Joan Howard a rencontré l'écrivaine pour la première fois. Leur conversation s'est rapidement éloignée du sujet originel, et une amitié est née : cette visite fut suivie de nombreuses autres, de mois d'été passés à Petite Plaisance, d'échanges autour d'écrits et de traductions, et ce jusqu'au décès de Marguerite Yourcenar à l'hôpital de Bangor en décembre 1987. Depuis, Howard a notamment traduit la biographie de Josyane Savigneau en anglais, publié ses travaux³, et est devenue la directrice de Petite Plaisance, la résidence de l'écrivaine sur l'île des Monts-Déserts.

Son intérêt pour Grace Frick date peut-être du jour où Yourcenar lui a fait don de la dernière cape portée par sa compagne, ou de sa fréquentation des photographies exposées dans la maison, ou du fait qu'elle a été particulièrement intriguée par ce « Grace bashing » auquel elle a assisté, tant de la part de l'écrivaine que de la part des biographes et critiques. Quelles qu'en soient les raisons, en 2002 Howard a entrepris les recherches qui l'ont menée à écrire cette biographie dont le titre est emprunté à Grace Frick elle-même, qui, répondant aux questions de Donald Harris, un compositeur ami du couple, avait commencé le récit de leur vie commune par ces mots « We met in Paris »⁴.

Contrairement à ce que pourrait nous faire croire le titre, cette biographie ne commence pas avec la rencontre des deux femmes. Pour la première fois est présentée la vie de Grace Frick, et non celle de « la compagne ». Née dans l'Ohio six mois avant Yourcenar, le 12 janvier 1903, Frick a passé son enfance et son adolescence à Kansas City, Missouri, entourée par son oncle et sa tante, George et Dolly LaRue, auprès de qui sa mère avait trouvé refuge après la mort prématurée de son mari. À quinze ans, alors qu'elle est désormais orpheline de père et mère, les LaRue deviennent officiellement ses tuteurs : membres de la bourgeoisie éduquée, ils n'ont aucune

³ Joan E. HOWARD, *From Violence to Vision : Sacrifice in the Works of Marguerite Yourcenar*, Carbondale et Edwardsville, Presses de l'Université de Southern Illinois, 1992.

⁴ Cité en page xxvii, ces propos sont aussi le seul enregistrement connu de la voix de Grace Frick.

hésitation à envoyer Grace à l'université, à une époque où les jeunes filles se mariaient au sortir du lycée, si elles avaient même la chance d'y étudier. Curieusement, avec un parcours fort différent, Grace se trouva dans une position similaire à celle de Marguerite, celle d'une jeune femme que son éducation et son ambition placent hors des normes de son époque et de son milieu social.

Admise à Wellesley, une université réservée aux femmes, et déjà à cette époque fort réputée, Frick opte pour des études classiques, avec latin et français, pendant ses deux premières années, avant de se spécialiser finalement en littérature anglaise. Après son diplôme de Master, toujours à Wellesley, désireuse de poursuivre une carrière universitaire, elle obtient un poste de professeur d'anglais dans une petite université du Missouri. Elle y restera deux ans avant de retourner sur la côte Est, à l'université de Yale cette fois, pour y poursuivre un doctorat. Elle réussit ses examens de fin d'études, mais ne finira jamais sa thèse sur la poésie de George Meredith : la santé de son oncle requiert sa présence à Kansas City, et les obligations familiales s'enchaînent de telle façon qu'il lui sera impossible de retourner à Yale.

C'est une de ces obligations qui changera radicalement le cours de sa vie. En 1932, Nancy, une de ses jeunes cousines qu'elle considérait comme une sœur, était entrée comme novice au couvent de Notre Dame de Sion à Paris. En compagnie des LaRue, Grace lui avait rendu visite en 1934. C'était son deuxième séjour dans la capitale (elle y était venue en compagnie d'une de ses camarades d'université, Phyllis Bartlett) et entre deux visites à Nancy, elle avait poursuivi son exploration de la capitale et de ses environs.

Or le 4 février 1937 Grâce arrive seule à Paris avec la difficile mission de dire adieu à Nancy, laquelle meurt le 6, emportée par la tuberculose. Frick se rend le 5 à la maison des Sœurs de Sion à Issy-les-Moulineaux, et passe l'essentiel de sa journée au chevet de sa cousine. Selon la chronologie établie par Joan Howard, la rencontre entre Grace et Marguerite a en toute vraisemblance eu lieu le 5 février, dans les salons de l'hôtel Wagram où elles sont toutes les deux descendues. À ce moment précis, la biographie de Grace Frick prend une nouvelle dimension pour les chercheurs yourcenariens :

Howard présente une version des quarante-deux ans qui vont suivre qui va parfois à l'encontre de la geste établie.

À partir de 1937, il est impossible de dissocier la vie des deux femmes, la biographie de l'une ne peut que porter en creux celle de l'autre. Cela dit, il ne s'agit aucunement d'un double portrait. L'art et la réussite à mes yeux du travail de Joan Howard sont de garder un cap précis : Grace est l'objet du récit, c'est d'elle dont il s'agit, c'est de son point de vue que sont racontées les années qui vont suivre. On est loin de la figure à la fois falote et menaçante qu'on a souvent vu représenter, ce qui ne veut pas dire qu'Howard en fasse une sainte : Yourcenar l'avait dit elle-même, la vie de couple n'est pas un long fleuve tranquille, et bons et mauvais moments n'échappent pas à la biographe, qui en fait le récit le plus honnête et documenté possible.

Tout en donnant donc à Yourcenar la place qui lui revient, le portrait que Joan Howard trace de Frick est celui d'une femme qui a un rôle à part entière dans leur relation, qui a une vie publique et intellectuelle riche, et dont la contribution à l'œuvre de l'écrivaine est d'une importance capitale. Et ce, pas seulement en volume, en temps passé à faire des recherches, à tenir à jour agendas et correspondance, à dactylographier les articles et parfois les manuscrits, ou même à traduire : on sait aujourd'hui, grâce à l'analyse des manuscrits que Grace et Marguerite collaboraient étroitement lors de l'élaboration même de l'œuvre. Frick était, comme on l'imagine aisément, la première lectrice, ou plus précisément auditrice, Yourcenar ayant l'habitude à l'heure du thé de lui lire à haute voix les pages écrites dans les heures qui précédaient. Plus surprenant est le travail à quatre mains qu'elles effectuaient sur les épreuves : à leur arrivée, les deux femmes s'enfermaient pendant des semaines pour relire, corriger, échanger, discuter...

Autant dire que *We Met in Paris* comble un vide, donne une autre dimension à la vie de Marguerite Yourcenar et est un nouvel éclairage sur le laboratoire de l'œuvre. L'ouvrage nous apporte plus encore que la connaissance de la vie de la compagne de l'écrivaine : il est écrit d'un point de vue américain, par une chercheuse qui a non seulement une profonde connaissance de la vie intellectuelle et

politique de son pays, mais aussi une expérience intime de l'existence dans le Maine : on sait à quel point cet aspect de la vie de l'auteur des *Mémoires d'Hadrien* a été difficile à aborder par les biographes et critiques français qui l'ont précédée⁵. Il nous reste à espérer que cette biographie soit rapidement traduite en français.

Béatrice Mousli

Tanguy de WILDE d'ESTMAEL (éd.), *L'écrivain et le politique. Six essais sur Yourcenar*, Louvain-la-Neuve, Presses Universitaires de Louvain, 2018, 114 p.

Ce petit livre élégant de 114 pages, dont une trentaine sont constituées d'illustrations ou de citations d'œuvres de Marguerite Yourcenar, rassemble, précédées d'un avant-propos de Jacques De Decker, les communications qui ont été prononcées lors d'une assez discrète journée d'étude tenue dans les locaux de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique à l'occasion du trentième anniversaire de la mort de l'écrivain.

Bruno Blanckeman, « Du politique dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar », ouvre l'ensemble par une brillante synthèse de l'œuvre romanesque de Marguerite Yourcenar – à l'exclusion de *Comme l'eau qui coule* – examinée du point de vue du politique, qu'il replace dans le contexte littéraire du XX^e siècle, en mettant l'accent sur le « détachement manifesté [par l'écrivain] face à la politique » contrastant avec son « intérêt omniprésent pour le politique » (p. 11). Si dans *Alexis* l'arrière-plan politique est absent, dans *Denier du rêve* et *Le Coup de grâce* la question sans être première est essentielle, tandis que *Mémoires d'Hadrien* est le « grand livre du politique » (p. 13) entre une vision idéale du pouvoir aux antipodes

⁵ On se reportera à l'étude de Bérengère DEPREZ, *Marguerite Yourcenar and the USA. From prophecy to protest*, Bruxelles, Peter Lang, 2009 / *Marguerite Yourcenar et les États-Unis : Du nageur à la vague*, Bruxelles, Racine, 2012, qui évoque ces difficultés et fait le point sur certains aspects de la vie de Marguerite Yourcenar aux États-Unis.

des *Mains sales* de Sartre et les affleurements des « zones d'ombre de l'empire » (p. 17). *L'Œuvre au Noir*, en revanche, montre que l'humanisme que l'après-guerre a essayé de réinventer était déjà « une utopie défaite » (p. 18) au moment même de son développement à la Renaissance. Marguerite Yourcenar renouvelle la notion d'écrivain engagé en lui substituant celle d'une « implication de soi au nom d'un principe d'urgence civile » (p. 19), et, en cela, elle annonce l'attitude de maints écrivains du début du XXI^e siècle, comme elle joue un rôle anticipateur pour la question écologique et celle des rapports avec les animaux, constituant sur le plan littéraire « un lien entre un lyrisme naturaliste et métaphysique à l'ancienne » (voir Colette, Jean Giono) « et les nouvelles écritures de la nature appelées à se développer à partir des années 1980 » (voir Pierre Michon, Pierre Bergougnieux, Marie-Hélène Lafon) (p. 22). Mais ce qui ressort surtout chez elle, à partir de *L'Œuvre au Noir*, c'est un « désenchantement ».

Francesca Counihan, avec « Marguerite Yourcenar, traductrice engagée », offre non un essai, mais un magnifique exemple de contribution universitaire d'un type, hélas !, de plus en plus rare, qui consiste à mener une réflexion solide à partir du corpus des œuvres en s'appuyant sur les travaux critiques qui lui ont été consacrés, et qui sont cités dans un louable souci d'honnêteté intellectuelle. Francesca Counihan s'intéresse tout d'abord à *Fleuve profond, sombre rivière*, où Marguerite Yourcenar cherche à « présenter les *negro spirituals* dans toute leur grandeur et leur gravité » (p. 29), en montrant la valeur universelle de ces chants. Si l'écrivain met l'accent sur leur valeur poétique, elle est aussi « bien consciente de leur rôle dans la lutte contemporaine pour l'égalité » (p. 34). À ce propos, la parution prochaine, aux éditions Gallimard, du volume de correspondance de Marguerite Yourcenar (1964-1967), *D'Hadrien à Zénon IV*, corroborera l'intérêt porté par l'écrivain à la cause des Noirs américains. Ensuite, plus brièvement, Francesca Counihan aborde la traduction du *Coin des Amen* de James Baldwin, où Marguerite Yourcenar a eu à faire sentir tout le tragique de la pièce à travers « un langage qui lui paraît très familier » (p. 41). L'article se termine par la collaboration de Marguerite Yourcenar au disque de Marion Williams, *Precious Memories* et par *Blues et Gospels*, où

Marguerite Yourcenar se situe résolument dans le présent, à la différence de *Fleuve profond, sombre rivière* où la dimension historique est prépondérante. Par ces travaux de traduction, l'écrivain fait connaître la culture des Noirs américains et soutient leur lutte tout en faisant œuvre d'écrivain.

Avec « "L'empirisme d'une expérience sage" »⁶ Luc Devoldere présente Marguerite Yourcenar comme appartenant à « la race des *anarques* à la Ernst Jünger, ces individus fiers qui cultivent l'*innere Emigration* (l'émigration intérieure) » (p. 50). L'essentiel de l'exposé porte sur *Mémoires d'Hadrien*, qui constitue « la grande confrontation de Marguerite Yourcenar avec "le" politique » (p. 50), ouvrage que Luc Devoldere considère en une formule choc comme « un livre brillant, et un roman raté » (p. 51), car trop bien construit. Il analyse ensuite l'image de Rome dans le roman comme « mise en ordre » du monde (p. 56). Pour donner un exemple de « cet empirisme et ce pragmatisme » (p. 60) du pouvoir romain, Luc Devoldere évoque l'échange de correspondance entre Trajan et Plinie à propos de l'attitude à adopter vis-à-vis des chrétiens ; on pourrait ajouter non seulement qu'Hadrien est sur ce point sur la même ligne que son prédécesseur puisque nous avons conservé trace de son rescrit à Minucius Fundanus, où il confirme la décision de Trajan, mais encore que *Mémoires d'Hadrien* se fait l'écho de ce texte (*MH*, p. 456). Luc Devoldere termine son essai en rapprochant le point de vue d'Hadrien sur le « génie politique romain » des vers de Rutilius Namatianus dans *De reditu suo* (donnés sans référence aucune), datant du 5^e siècle, où Rome est présentée comme ayant fait du monde une cité. On se serait attendu à un rapprochement plus proche d'Hadrien, puisque, sous son successeur Antonin, le sophiste grec Aelius Aristide, dans son discours *Sur Rome*⁷, assimilant l'*Vrbs* à l'*orbis* (la Ville à l'univers), a présenté Rome comme ayant unifié le monde dans la paix en faisant passer les remparts du pourtour des

⁶ L'expression est empruntée à *MH*, p. 372, mais cela n'est dit nulle part, ce qui est de peu de conséquence pour les familiers de l'œuvre ; la précision toutefois serait utile dans un ouvrage qui s'adresse à un public plus large.

⁷ Voir, par exemple, la traduction française qu'en a donné Laurent Pernot dans Laurent PERNOT, *Éloges grecs de Rome*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « La roue à livres », 1997.

villes aux confins de l'empire, ce dont l'Hadrien de Marguerite Yourcenar s'est fait l'écho (*MH*, p. 370-371).

Michèle Goslar, dans « Marguerite Yourcenar au-delà du politique », titre qu'il faut sans doute entendre comme « au-delà de l'humain pour le bénéfice de la nature », après avoir cité des textes où Marguerite Yourcenar montre son dédain pour « la » politique, voit dans *Denier du rêve* (1932-1933) « un prélude à cet accablement [face à la politique des hommes] qui n'atteindra toute son ampleur » qu'avec *L'Œuvre au Noir* (p. 67) et la critique indique quelques jalons dans son œuvre et sa correspondance qui montrent un désenchantement vis-à-vis de la politique des hommes ; elle termine par « les préoccupations écologiques » de Marguerite Yourcenar « qui emplissent ses œuvres de la première à la dernière » (p. 70).

Alexandre Terneuil, dans « “L’histoire s’écrit toujours à partir du présent”. François Mitterrand lecteur de Marguerite Yourcenar », citant des extraits de la correspondance de François Mitterrand ou de ses discours, montre que le président de la république française appréciait surtout dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar le sentiment de l'Histoire et le sens de l'héritage, tout comme sa curiosité intellectuelle de voyageuse et d'humaniste. On y apprend qu'ayant adressé un télégramme pour la féliciter de son élection à l'Académie française, avant, donc, sa propre élection à la présidence de la république française, il fit envoyer un autre télégramme par Jack Lang pour l'inviter à la cérémonie de sa prise de fonction le 20 mai 1981, invitation qu'elle déclina. Alexandre Terneuil endosse l'habit du biographe pour évoquer les rencontres parisiennes de Marguerite Yourcenar lors de ses différents passages dans la capitale. La relation qui s'instaure entre le président et l'écrivain repose sur le fait que François Mitterrand a lu les ouvrages de l'écrivain, laquelle apprécie en lui le lecteur. Le président, d'ailleurs, voit en Zénon réussissant à garder « l'esprit libre » dans des circonstances difficiles « l'un des personnages les plus passionnants de la littérature moderne » (p. 79).

Avec le texte final de Tanguy de Wilde, « La militance politico-littéraire de Marguerite Yourcenar », on revient à la problématique initiale, mais sous le regard d'un expert en sciences politiques et

relations internationales. Si sa lucidité, son aspiration à l'universel et son refus des clivages empêchent que Marguerite Yourcenar soit une militante, elle n'est pas fermée aux problèmes de son temps, mais elle a des « convictions post-modernes » (p. 86) qui font qu'elle adopte un point de vue éthique de respect de la planète. Tanguy de Wilde examine ensuite l'empreinte du politique dans ses œuvres : ses écrits de jeunesse dans *L'Humanité*, son renvoi dos à dos des idéologies dans « Diagnostic de l'Europe », la présence du fascisme dans *Denier du rêve*, l'espérance de *Mémoires d'Hadrien*, dont le politologue tire cinq principes de gouvernement tout en comparant l'empereur romain au roi des Belges Albert 1^{er}, le désenchantement de *L'Œuvre au Noir*, en comparant, cette fois, Zénon à Andreï Sakharov, Nelson Mandela, Vaclav Havel ou à l'écrivain algérien Boualem Sansal.

Cet ouvrage, qui offre des approches variées mais complémentaires sur la question du politique dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar sera utile à la fois au grand public et aux chercheurs. On regrettera toutefois un grand absent, *Un homme obscur*, qui est sans doute le point d'aboutissement, avec Nathanaël qui, après avoir voyagé malgré lui jusqu'au nouveau monde, et avoir connu, chez Monsieur Van Herzog, le petit monde des « Messieurs » d'Amsterdam, finit dans son île frisonne en compagnie des oiseaux, après avoir quitté la cité des hommes (cette *polis* qui constitue l'étymologie de *politique*) pour la vaste nature.

Rémy POIGNAULT

Manrico MURZI, *Di mare un cammino. Itinerario poetico nel Mediterraneo* [Un parcours en mer. Itinéraire poétique en Méditerranée], Gênes, ECIG, 2017, 262 p.

Pendant les recherches que j'ai faites pour mon livre sur Marguerite Yourcenar, paru en 1990 (*Invito alla lettura di Marguerite Yourcenar*, Milan, Mursia, 192 p.), j'ai connu Manrico Murzi en tant que traducteur des *Charités d'Alcippe* en italien. J'ai découvert alors que nous habitons tous les deux à Gênes et que nous

partagions le même intérêt pour la poésie, la littérature et la langue française.

Parti de l'île d'Elbe, où il est né, Manrico avait abordé au port de Gênes après un détour par Rome, où il a fait ses études supérieures. Sa ville d'adoption, qu'il a illustrée dans le monde entier, n'a pas encore su (ou voulu) reconnaître la valeur de sa pensée, de sa poésie et de sa richesse humaine. J'ai la chance maintenant de lire ses mots et d'écouter sa voix dans l'ouvrage *Di mare un cammino*, dont il a proposé récemment une nouvelle édition profondément remaniée, enrichie de plus de 120 pages par rapport à la première publiée en 2002, dont celles – très stimulantes – consacrées à Marguerite Yourcenar.

Je découvre donc son écriture, à la fois classique et quotidienne, et je pénètre dans cette sorte d'autobiographie qui émerge des profondeurs de la mémoire pour se confronter aux vies, aux voix et au souffle des nombreuses personnes qui comme lui parcourent le monde. Tout en suivant un cheminement long et inarrêtable Murzi fait sienne la phrase de Kavafis, qu'il traduit en italien : « Souhaite que le trajet soit long » (p. 244). Les pages de son livre sont dès le début nourries de nombreuses rencontres qui témoignent de la sereine et cordiale participation à l'aventure de chaque personne.

La narration s'ouvre sur le récit que fait en train, lors d'un retour à l'île d'Elbe, Murzi (« il vecchio ») à son compagnon de voyage (le petit-fils d'un certain « Pomata », lui aussi de l'île), auquel il révèle l'aura mythique dont a été entourée son enfance : « Tu vois, j'ai grandi sur une plage de galets » (p. 20-21). Et le récit se termine par une auto-citation dans laquelle l'île d'Elbe s'identifie avec l'île d'Ithaque. Dans ces pages, nous est offerte une leçon d'humilité et de tolérance – résultat du jugement empathique et sans la moindre discrimination –, qui doit beaucoup à la rencontre avec l'écrivain Naguib Mahfouz, prix Nobel de littérature en 1988 (p. 211), dont Murzi a traduit en italien *Awlad Haretna* [*Les Enfants de notre quartier*, 1959]. Le volume a paru sous le titre *I ragazzi del rione*, en 1991, l'année de la publication du livre en français (*Les Fils de la Médina*, éditions Sindbad).

La « section » consacrée à l'auteure des *Mémoires d'Hadrien*, qualifiée de « voyageuse du monde » (p. 18), s'ouvre sur l'*Epistola*

a Marguerite Yourcenar, datée du 15 août 1985, le poème de 235 vers que Murzi adressa à l'écrivaine depuis Patras (l'auteur reproduit aux pages 130-137 cette « épître », dont l'original est conservé à la Houghton Library). J'apprends ainsi les circonstances de la première rencontre entre la pèlerine en train de poursuivre son « tour de la prison » et l'auteur de cet « itinéraire poétique en Méditerranée », l'infatigable marin-poète (ou philosophe-marin, car « il n'y a pas de poésie sans philosophie », (p. 110), alors qu'il travaillait pour une grande compagnie de navigation maritime, la Compagnia Adriatica comme commissaire de bord du paquebot *L'Espresso Egitto*.

La rencontre eut lieu au port de Venise, en 1982, départ du voyage à destination d'Alexandrie, en Égypte. À bord du navire qui sillonne la mer Adriatique et la mer Ionienne, que Marguerite prit avec le photographe Jerry Wilson. Une sorte de *Journal de bord*, rédigé pendant la croisière, nous renseigne sur la traversée, les escales et les lieux visités par cette « brigade » improvisée, comme Bari, Patras, Corinthe, Le Pirée et Athènes. Marguerite Yourcenar, reçue un an plus tôt à l'Académie française, partage avec le représentant de la Compagnia Adriatica ses impressions face aux lieux et aux monuments. Son comportement, sa curiosité sont peints au moment de passer l'isthme de Corinthe : « Esprit et gestes libres : elle apprécia le passage les pieds nus sur les coussins du divan, debout devant la grande vitre, émerveillée comme une petite fille » (p. 137). En visite dans la Capitale, au Musée Archéologique Thyssion (p. 138), puis dans l'île de Crète, Héraklion et le Palais de Cnossos. Au Caire, la compagnie de l'insolite touriste révélait, selon Murzi, le savoir-faire d'un guide incomparable : « Elle avait l'air d'une reine en exil ; les grandes écharpes de soie qu'elle se mettait sur la tête et les épaules lui conféraient une élégance sobre » (p. 139). À leur arrivée à Alexandrie, l'écrivaine fit preuve d'une connaissance extraordinaire de l'histoire de la ville antique à l'époque romaine.

Parmi les péripéties, on apprend que Yourcenar vint à l'improviste lui rendre visite à Gênes, le 13 mars 1983 : rendez-vous manqué, hélas, à la suite d'un grave deuil familial, qui avait provoqué le départ immédiat de Manrico et de sa femme Ivy,

d'origine américaine, pour Los Angeles. Sensible à la gentillesse de l'académicienne, l'année suivante Murzi accepta son invitation à se rendre à Petite Plaisance, où il se vit confier – entre une lecture poétique et une visite au cimetière – la traduction du recueil des *Charités d'Alcippe*, qui venait de paraître chez Gallimard. De surcroît, l'auteur italien à son départ emportait en cadeau-souvenir l'un des deux chats en tissu de coton jaune à fleurs, remplis d'herbes aromatiques du lieu, que Marguerite avait achetés durant son séjour dans le Maine. Dans sa traduction des poèmes (*I doni di Alcippe*, Bompiani, 1987), Murzi ne choisit pas une solution « métrique », mais opta pour une « prose poétique », comme il le précise dans la « Nota del traduttore »⁸ (p. 146).

Nombreux sont les passages consacrés aux artistes et poètes, où les voix de quelques Prix Nobel s'unissent à celles d'auteurs presque inconnus du public : sous nos yeux défilent les noms et les œuvres de Soljenitsyne, Darwish, Eliot, Pound, Hikmet, Hemingway, Thomas, Mahfouz, Adonis. Une carte postale informe Marguerite de la réaction de Manrico à la nouvelle de la mort du poète Cavadias : « Cette barque corporelle / qui nous entraîne dans des parcours imprévus / à quel lieu imprévu / à quel moment imprévu / déchargera-t-elle notre âme ? » (p. 163).

Les exclamations font parfois irruption à la reprise du récit ou au changement de sujet : « La mer ! », « Israël ! », « Le désert ! », « Boire du vin ! ».

Des images métaphoriques parsèment de nombreuses pages consacrées tant à la cuisine qu'à la navigation ou à la composition d'un poème. Quelque chose d'unique, de sacré, relie rencontres et objets ; visages humains et œuvres d'art. Une assiette gourmande vaut – pour la sensibilité existentielle de Murzi – autant qu'une image ou un beau mot. Se suivent des réflexions à propos du sacré, qui concernent aussi bien la vie personnelle de l'auteur que toutes les vies et les présences que nous découvrons tour à tour : « Le Sacré

⁸[Note de la rédaction : L'édition bilingue publiée par les éditions Bompiani à l'automne 1987 restitue le vers 8 (« Comme un baiser fait à la nuit ») de « Cantilène pour un joueur de flûte aveugle », qui manque dans l'édition Gallimard de 1984 et que Yourcenar communiqua à Manrico Murzi dans une lettre qu'elle lui adressa de New Delhi].

ne peut être lié à la langue d'une seule religion [...]. Le Sacré est plus une orientation vers l'intériorité de l'être que l'intériorité de l'être. C'est justement un mouvement » (p. 224). Et encore : « Devenir conscients de notre initiative individuelle : c'est là que se trouve la racine du Sacré en nous » (p. 226). L'écho du sens du sacré résonne longuement dans cette aventure spirituelle, car « la présence d'un Créateur de la multiplicité [...], la connaissance du Sacré n'est pas impossible [...] » (p. 228). L'auteur en donne l'assurance en conjuguant expériences et lectures qui convergent dans l'idée d'« énergies circulant dans le Cosmos » (p. 228).

Partout dans ce livre plane le sentiment d'une reconnaissance envers le côté gratuit de la vie et des rapports entre les humains : « La gratitude est pleine de lumière », affirme l'auteur. Reconnaisant envers le poète, moi aussi, j'espère être un peu éclairé par cette lumière.

Gianni POLI